

Passages juin 1995 n° 69

Cinéma

Un cinéma qui repense Israël

Eyal Sivan : "Je souhaite qu'Israël devienne un grand Belleville."

Un cinéaste dissident contestant le dogme officiel de l'Histoire instituée : l'engagement du réalisateur Eyal Sivan traduit une interrogation majeure de la nouvelle intelligentsia israélienne. Interrogation fondée sur le vécu concret d'un citoyen concerné.

G.S.

Q. Selon Régine-Mihal Friedman (1), le cinéma israélien, né en 1948 "sous les auspices du didactisme et de la propagande", s'est libéré du double carcan de l'idéologie officielle et de la bonne conscience à partir du tournant majeur que fut en 1984 "Au-delà des murs" d'Uri Barbash, succédant à diverses créations indépendantes (de Shimon Dotan, Mihal BatAdam, Dan Wachsmann, Edna Politi, Amos Gitai...) Vous situez-vous dans cette filiation, vous qui aviez vingt ans (2) à l'époque ?

E.S. Partiellement. Mais je ne saurais m'y identifier pleinement, car je ne pense pas que le cinéma israélien ait réellement changé. Mais j'estime plutôt que s'est opéré un changement apparent dans la continuité, en ce sens que ce cinéma s'est américanisé de plus en plus. Et le film d'U. Barbash en offre la meilleure illustration.

Q. A quoi correspond précisément cette américanisation, selon vous ?

"Au-delà des murs" s'inscrit dans une logique de continuité, telle celle des cinéastes américains dans leur transformation, concernant la guerre du Vietnam, de la propagande en autocritique, elle-même nouvelle forme de propagande, mais de gauche. On ne saurait donc mettre sur le même plan U. Barbash, cinéaste officiellement critique, exprimant la bonne conscience de la "gauche khomous" (3), et des réalisateurs comme Gitai ou Politi, cinéastes dissidents dont je me revendique et cherchant à définir une forme spécifiquement israélienne de cinéma.

Q. En quoi consiste-t-elle ?

E.S. En la prise de conscience simultanée de la présence d'Israël en Orient et de la négativité même de son occidentalisation. D'autant plus que ne s'est point affirmé à ce jour un seul grand réalisateur d'origine sépharade. Et c'est pourquoi le cinéma israélien n'a pas encore effectué sa vraie rupture, car il demeure exclusivement ashkénaze, et il intègre en lui-même la critique.

Q. Cette mouvance dissidente ne s'inscrit-elle pas dans le cadre plus général de celle des "nouveaux historiens", de repenser Israël, c'est-à-dire de reconsidérer les fondements historiques et politiques de l'Etat ? Autrement dit, de repenser la nature même du sionisme ?

E.S. Absolument. Et notre cinéma dissident participe pleinement de ce mouvement, en remettant radicalement en cause les données de l'histoire officielle.

Q. Mais sans cependant remettre en cause l'existence d'Israël ?

E.S. Evidemment, non. Mais en remettant en cause l'opposition structurelle d'un Etat de citoyens par rapport à un Etat juif. Un Etat de citoyens israéliens, juifs et arabes, pour les Juifs et pour les Arabes (musulmans et chrétiens) israéliens, un Etat moderne, dont le drapeau ne porterait plus en son centre l'étoile de David, symbole uniquement juif, mais un autre emblème...

Q. Votre œuvre la plus récente, le documentaire "Aqabat-Jaber, paix sans retour?" présenté à Paris le 15 mai, fait suite au précédent, sur le même sujet, "Aqabat-Jaber, vie de passage", tourné en 1987, Poursuit-il le même objectif, en le réaffirmant ?

E.S. Oui. Celui de donner la parole aux Palestiniens réfugiés de 1948 mais aussi celui de faire s'exprimer les générations suivantes dont celle de l'Intifada. Mon autre intention est de reposer la question de savoir ce qui s'est réellement passé en 1948, période dont l'évocation demeure toujours un tabou majeur en Israël et sur laquelle nous ne pouvons, nous Israéliens, en tant que société, faire l'impasse comme si c'était un problème résolu, alors qu'il ne l'est nullement. La gauche travailliste actuellement au pouvoir affirme qu'au terme du processus de négociation en cours avec l'OLP sur l'autonomie, l'ensemble du contentieux israélo-palestinien sera définitivement réglé. Eh bien, non, car si l'on fait l'impasse sur 1948, nous, Israéliens, n'aurons pas assumé notre histoire, ne serait-ce que par devoir moral élémentaire envers les jeunes générations et par nécessité de reconnaître une injustice historique.

Q. En quoi êtes-vous redevable, en tant qu'Ashkénaze, aux Sépharades?

E.S. Notre dette, à nous Ashkénazes, envers les Sépharades est immense, pour nous avoir prouvé que la vie en bonne entente avec les Arabes est possible et sans risques. Le Génocide n'a pas eu lieu en Orient, mais en Occident chrétien, ne l'oublions pas. La coexistence paisible judéo-arabe que l'on observe à Paris, notamment à Belleville, pour prendre un exemple type, montre bien qu'une existence aussi harmonieuse est parfaitement possible en Israël. Je souhaite qu'Israël devienne un grand Belleville.

Propos recueillis par Georges Sfez.

- 1) Régine-Mihal Friedman, Les Grandes Tendances du cinéma israélien, dans "CinémAction", n°37, 1986 ; dossier Cinéma et judéité, Ed. du Cerf.
- 2) Eyal Sivan est né en 1964.
- 3) Gauche khoumous : équivalent hébraïque du français "gauche caviar"

